

Le voyage en Terre-Sainte -croisade ou pèlerinage?- d'après l'idéologie épique au siècle de Philippe Auguste

JEAN SUBRENAT
UNIVERSITÉ DE PROVENCE
AIX-EN-PROVENCE (FRANCE)

Alors que se déroulent ou préparent actuellement un certain nombre de manifestations pour le neuvième centenaire de la première croisade, prêchée par Urbain II à Clermont, en 1095, et qui aboutit à la prise de Jérusalem le 15 juillet 1099, il peut n'être pas inintéressant de se demander comment l'événement était perçu une centaine d'années après son déroulement. La notion de ce type de commémoration n'était sans doute pas dans les moeurs du temps, mais, à la charnière des XII^e et XIII^e siècles, l'idée de croisade demeurait d'autant plus vivante dans l'esprit des contemporains que, sous le règne de Philippe-Auguste (pour prendre une période suffisamment vaste, mais aussi très cohérente, d'histoire littéraire), la *croisade*, au sens traditionnel du terme, restait d'actualité: Jérusalem venait de tomber aux mains de Saladin (le 2 octobre 1187) et le roi de France en personne avait alors partagé la responsabilité militaire de la troisième croisade (1190-1192) avec le roi d'Angleterre et l'Empereur.

Lorsque l'on parle de *croisade* surgissent aussitôt des images et des idées de guerre sainte, de guerre de religion. Tel est incontestablement le registre essentiel du concept. Il s'agit bien d'expéditions militaires, souvent

de conquêtes territoriales. Les récits divers, aussi bien relations latines que chroniques en langue vulgaire, ne l'occultent pas. Même Joinville, beaucoup plus tard, ne pourra s'empêcher de porter, en fin connaisseur, un jugement presque esthétique sur la bataille de la Mansourah (Joinville, 1995, pr. 229: 112). D'autre part, maintenir, aussi loin et pendant une aussi longue durée (presque deux siècles), un corps expéditionnaire pose de réels problèmes de société: l'ardent défenseur de l'idéologie de la croisade que fut -à contre-temps- Rutebeuf en souligne bien les difficultés. Il est peut-être vrai qu'au XIII^e siècle les jeunes chevaliers, par souci de leur confort, ne désiraient guère s'engager dans de telles expéditions (Rutebeuf, 1969, I: 502-503, 505-506, vv. 135-182, 245-280), il n'en est pas moins assuré que les points de vue avaient changé; la croisade correspondait de moins en moins à la sensibilité de l'époque: François d'Assise avait tenté un voyage pacifique en terres musulmanes et, au siècle précédent déjà, des théologiens -tel Pierre le Vénérable¹- avaient exprimé des réticences vis-à-vis de l'emploi des armes.

Or, la littérature, la chanson de geste en particulier -qui est pourtant un genre essentiellement militaire- donne une image très nuancée de l'attitude des hommes vis-à-vis de la Terre-Sainte en général, de Jérusalem en particulier. Bref, l'idéologie militaire ou féodale, véhiculée par ces oeuvres, ne parvient pas, elle ne le cherche pas réellement d'ailleurs, à occulter une vision pacifique du voyage *outremer*, le pèlerinage.

Pourquoi? Sans doute, parce que le pèlerinage est une dévotion bien établie, même si aux yeux de la hiérarchie ecclésiastique les appréciations sont nuancées. Les chemins de Saint-Jacques ont été constamment sillonnés au départ de multiples sanctuaires, selon, comme on sait, des routes bien établies. Le développement des chansons de geste (*Au commencement était la route*, disait J. Bédier) en a largement profité. De très nombreuses grandes expéditions épiques, depuis la *Chanson de Roland*, se sont déroulées sur les routes, mais c'est un fait que, dans les chansons aussi bien du Cycle du Roi que du Cycle de Garin, il est rare de voir des allusions directes à une délivrance ou une protection du lieu de pèlerinage proprement dit; le but de la campagne est plutôt la défense ou l'extension de l'Empire, donc de la Chrétienté, contre un ennemi sarrasin qui est...

¹ On cite souvent cette phrase de son traité *Adversus nefandam sectam Saracenorum: Aggredior, inquam, vos, non, ut nostri saepe faciunt, armis sed verbis, non vi sed ratione, non odio sed amore*, in Migne, P.L. 189, c. 673.

l'Anemi, l'Aversier, c'est-à-dire les puissances infernales, et cela justifie toutes les violences. La chanson de geste, même quand elle est le récit embelli et amplifié de hauts faits d'armes contre les sarrasins, ne donne donc pas essentiellement l'impression d'être un récit de croisade, une reconquête de lieux saints. Même, dans la deuxième partie du *Couronnement de Louis* (Lepage, 1968) où Guillaume doit pourtant libérer Rome conquise par Galafre, l'intention de l'auteur et bien essentiellement de montrer, par un combat entre les champions des deux religions, le total dévouement de Guillaume à la cause impériale. C'est le sort de Rome qui est en jeu, mais en tant que siège apostolique protégé par l'empereur, non comme lieu de pèlerinage; la nuance n'est pas négligeable.

Rome, Saint-Jacques de Compostelle, deux grands centres de pèlerinages, en Europe, qui ont, en quelque sorte vocation pour faire partie de l'Empire! Que l'idéologie de la croisade n'y trouve pas exactement son champ d'application se comprend! Car cette idéologie, même si elle a été dévoyée², s'applique essentiellement à Jérusalem, à la Terre-Sainte, *Outremer*.

Il n'est évidemment pas étonnant que les croisades aient inspiré des trouvères, auteurs de gestes. Au vrai, seule, la première, la seule qui ait abouti, celle aussi qui a été porteuse des plus grandes exaltations, a réellement fourni le sujet de véritables épopées. C'est très intéressant parce que l'on assiste à l'idéalisation poétique des événements en un temps très court: entre la bataille de Roncevaux en 778, et la *Chanson de Roland* élaborée telle que nous la connaissons, s'est écoulée une durée supérieure à trois siècles. Entre la prise de Jérusalem et les poèmes épiques qui l'exaltent, un siècle seulement a permis toute la transformation de l'histoire à la littérature (à la légende serions-nous tenté de dire), malgré la présence de chroniques directes ou de très nombreux textes historiques relativement contraignants. Or les deux chansons essentielles: *la Chanson d'Antioche*, *la Chanson de Jérusalem* ont réellement fonctionné comme de vraies chansons de geste: elles en ont la forme extérieure (les laisses de décasyllabes ou d'alexandrins, ici des alexandrins), l'état d'esprit (une présentation idéalisée, romancée, exaltée des événements qui leur servent de substrat), la dynamique: à partir de ces deux chansons s'est développé tout un cycle

² On a parlé de *croisade des Albigeois* et, au XX^e siècle, de *croisade contre le communisme*.

épique avec l'apport de textes purement romanesques³, parfois même féeriques, exactement comme le Cycle du Roi ou le Cycle de Garin comportent des oeuvres sans aucun fondement réel, et même, pour certaines d'entre elles, merveilleuses.

Il reste que nos deux chansons de croisade rapportent bien pour une large part ce que fut cette première croisade, car la proximité chronologique des événements réels et l'existence de nombreux récits, comme nous l'avons dit, ne permettaient pas aux auteurs d'excessives libertés. On voit donc dans *la Chanson d'Antioche*, la longue marche d'approche jusqu'en Asie mineure, la bataille de Dorylée, la cruauté du siège de la ville d'Antioche, les difficultés de tous ordres des croisés dans les terres désertiques; et, dans *la Chanson de Jérusalem*, toute la fatigue due à la chaleur, la soif, la disette, les opérations annexes pour s'approprier des convois de vivres, mais aussi les combats, les prouesses de poliorcétique, les massacres dans les deux camps, voire les rencontres diplomatiques. Rien de cela ne détonne dans un texte épique. On y voit encore percer une admiration à peine contenue pour les merveilles de l'orient, ce qui est déjà davantage un *topos* littéraire. Enfin, les auteurs développent avec un réel plaisir les récits d'interventions surnaturelles, de miracles qu'un certain nombre de chroniqueurs avaient signalés; le merveilleux se donne libre cours. Il est vrai que, pour un poète épique, l'apparition d'armées célestes, revêtues d'armures blanches, commandées par Saint Georges ou Saint Maurice et surgissant sur la droite (le côté positif) au secours des armées chrétiennes en difficulté, ce fournissait vraiment le sujet de scènes prestigieuses.

Mais cela, incontestable, étant admis, dans ces textes mêmes, un esprit de pèlerinage proprement dit, c'est-à-dire de démarche pacifique dans une intention spirituelle, se laisse souvent découvrir. Avant d'en analyser quelques exemples, il faut bien rappeler le contexte de diffusion de ces poèmes. Il s'agit non pas d'oeuvres *savantes* comme le sont les récits historiques et les chroniques, mais d'oeuvres qui se veulent sinon populaires, du moins de large diffusion aussi bien dans le monde féodal qu'auprès des petites gens. L'auteur donc, même s'il est lui-même un clerc, doit nécessairement, s'il souhaite un succès légitime pour son oeuvre, se

³ Ainsi la chanson des *Chétifs* se trouve-t-elle insérée entre *la Chanson d'Antioche* et *la Chanson de Jérusalem*. Et surtout s'agrègent à elles des textes comme *la Naissance du Chevalier au Cygne*, *le Chevalier au Cygne* et *la Fin d'Élias*.

trouver en adéquation avec son public, répondre à une attente de ce public qui manifestement s'exalte aux prouesses militaires et se réjouit des interventions divines justifiant à ses yeux la croisade, mais qui ne peut aussi qu'offrir une réception bienveillante à cet autre aspect des œuvres dont le sens est beaucoup plus spirituel et conforme à sa propre dévotion.

Ainsi, par exemple, car c'est peut-être le plus spectaculaire, lorsque les croisés, dans *la Chanson de Jérusalem*, arrivent en vue de la Ville Sainte, leur réaction immédiate n'est pas belliqueuse; c'est une véritable émotion spirituelle: Pierre l'Ermitte⁴, monté sur un âne (tout un symbole à la fois religieux et pacifiste) conduit les barons au sommet de la colline de *Caïphas* qui domine Jérusalem et leur fournit tout un commentaire touristique et religieux du panorama qui s'offre à leurs yeux, puis les exhorte à la prière. Alors

Li conte et li baron, li prince et li marcis,
 Li vesque et li abé, li halt home de pris
 Descendu sont a pié el terre et el lairis,
 Tendent lor mains vers Deu et crient a hals cris:
 "Jursalem Nazarenum! Sire Dex, Jhesus Cris!
 Buer avonmes laisiés nos fiés et nos païs,
 Nos rices manandies et nos grans edefis,
 Les deduis des faucons et le vair et le gris
 Et nos frances molliers dont faisiens nos delis
 Et nos beles maisnies et nos enfans petis,
 Quant or veons la vile u Jhesus fu traïs...
 (Thorp, 1992: VI, vv. 1057-1067).

La prière se termine, certes, par une demande de *venjançe de tos nos anemis* (v. 1076); mais toute sa première partie, citée ici, est un hymne d'action de grâces qui n'est pas sans rappeler le psaume 121⁵.

Lorsque la ville est conquise et que l'évêque de Mautran, qui fait figure de légat pontifical, veut organiser la garde des Lieux Saints, tout naturellement, ces chevaliers se dérobent ne songeant qu'à rentrer chez eux

⁴ En réalité, il est mort sans avoir accompagné l'armée des barons à Jérusalem. Il apparaît au début de *la Chanson d'Antioche* (éd. Suzanne Duparc-Quioc, 1977) et on le retrouve comme combattant, avec un rôle assez ambigu d'ailleurs, dans la suite de *la Chanson de Jérusalem*.

⁵ *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi / In domum Domini ibimus / Stantes erant pedes nostri / In atriis tuis, Jerusalem.*

avec le sentiment du devoir accompli; la justification que donne Robert de Normandie pour repartir au plus vite, résume bien l'état d'esprit général:

"Sire", ce dist Robers, "ja n'ert par moi pensé.
 Car jo ai molt grant terre et de lonc et de lé
 Si ne voel pas laisier m'onor et m'ireté.
 Ensorquetot jou l'ai et plevi et juré
 Que si tost con j'aroe le Sepucre aoré
 Et baisiet de ma bouce et m'ofrande doné
 Me metroie el repaire - issi l'ai afié."
 (vv. 5080-5086).

Retrouver son fief n'est pas essentiellement désir de confort paisible, c'est reprendre l'exercice de sa responsabilité féodale, c'est-à-dire faire son devoir d'état. Il le fera d'autant mieux qu'il aura obtenu les grâces du pèlerinage, c'est pourquoi il se remémore ensuite toutes les souffrances endurées, qu'il rappelle dans un esprit d'offrande:

Dex! ki poroit souffrir issi grant lasqueté
 Se ne fust por toi, Sire - t'en soies mercié -
 Que nos avons soufert par noif et par gielé.
 (vv. 5039-5059).

La seconde partie de sa justification (*Ensorquetot...*) soulève en fait le problème fondamental: le voeu prononcé par Robert n'était pas un voeu de conquête, mais un voeu de prière: vénérer le Sépulcre, laisser une offrande. Aussi tout naturellement, puisqu'il a réalisé son voeu, a-t-il déjà préparé son retour:

Mes paumes ai coillies et mon oire apresté
 En l'Ort Saint Abarham, ce saciés par verté.
 Le matin moverons quant il ert ajorné.
 (vv. 5097-5099).

Les palmes (cueillies dans le Jardin d'Abraham!) sont le symbole-souvenir du pèlerin de Jérusalem, comme la coquille l'est pour le pèlerin de Saint-Jacques.

Et, sur le chemin du retour, bourdons en main (v. 5351), Robert et ses compagnons vont pieusement s'attarder encore dans quelques lieux saints de nouveau accessibles: Jéricho (*La u Dex jeüna [...] la sainte quarentaine*, vv. 5437-5438), le Jourdain (*U Dex fu batisiés*, v. 5444) dans lequel les

chevaliers se plongent à leur tour, la *Mer Galilee* (v. 5506), lieu de la multiplication des pains.

Enfin, pendant tout le temps de leur séjour à Jérusalem, les dévotions ont tenu une place importante: Si messes, prières d'actions de grâces, chants du *Te Deum* -qui ne sont pas absents- peuvent se célébrer n'importe où, en revanche, ce qui est spécifique du pèlerinage est bien la vénération des lieux pour lesquels le déplacement a été fait. A peine entrés dans la ville, sans un instant de repos, avant même la reddition complète du détachement sarrasin qui résiste encore autour du roi Corbadas dans la *Tour de David*, Godefroy, Robert de Frise et Thomas de Marle se précipitent pour nettoyer, purifier, remettre en état le Sépulcre et le Temple:

Ki veist les barons le Sepucre baisier
Et plorer de pitié, estraindre et embracier
Et puis aler au Temple l'autel apareillier
U Jhesus fu offers quant s'il laisa coucier.
(vv. 4901-4904).

Tout cela est fort loin de l'esprit conquérant que l'on associe d'ordinaire à la croisade. Ce n'est pas à dire, il faut le rappeler, que les opérations militaires et leur brutalité soient occultées. Ce que nous voulons souligner, c'est que, pour un public de l'époque de Philippe-Auguste, l'auteur d'une chanson de geste consacrée à la croisade met en valeur la démarche spirituelle qui l'accompagne, il la valorise même.

C'est donc bien que cet état de prière était dans l'air du temps. Et ce qui le prouve également, c'est que le pèlerinage de Jérusalem trouve sa place dans d'autres textes où on ne l'attendrait pas.

Ainsi, par exemple, dans la chanson de *Renaut de Montauban* ou *les Quatre fils Aymon* joue-t-il un rôle déterminant. Renaut de Montauban et ses frères, sont dans une révolte interminable contre l'empereur Charles qui a gravement offensé Renaut. Ce jeune chevalier propose à diverses reprises, pour aboutir à une paix honorable, de quitter l'empire (de s'exiler), en partant comme pèlerin pour Jérusalem. C'est de sa part une proposition héroïque, car il est, dans cette affaire, l'offensé, mais il met au dessus de tout le retour à la paix, dans la fidélité, avec son seigneur. Il présente d'abord sa proposition en insistant sur l'exil:

Je forsjurerai France a trestot mon aez,
Au benoet Sepulcre m'en irai sanz soler,

Jamés en ceste país ne me porrez trover.
(Thomas, 1969: vv. 10.007-10.009).

Il se voit néanmoins déjà sous l'aspect d'un pèlerin (*sans soler*). Dans une reprise de sa proposition, il précisera:

Au Sepulcre en irai tot deschautz et tot nuz (v. 11.000).

Ou encore:

Toz nuz piez et en langes (v. 11.040).

Charles accepte, en définitive:

Barons, ce dist li rois, entendez ma raison.
Je pardonc a Renaut l'ire que nos avon
Au Sepulcre en ira, ja respit n'en dorrion.
Toz nuz piez et en langes, sanz chauce et sanz chauçon.
(vv. 12.890-12.893).

Renaut part, revêtu simplement des signes extérieurs de son état:

Escrepe avoit au col et grant bordon ferré (v. 13.028),

de telle sorte que sa condition chevaleresque n'apparaît plus:

Tuit cil qui l'encontrerent dient c'est.i.ribauz (vv. 13.045-13.046).

Comme pour les croisés, le but du pèlerinage sera la vénération du Saint Sépulcre

Le Sepulcre baisa Renaut le chevalier,
De la joie qu'il a comence a lermoier.
(vv. 13.461-13.462).

Ici, les conditions et les motivations de départ sont radicalement différentes de celles que nous avons rencontrées dans les épopées de croisade. Il s'agit de la part du chevalier d'une démarche spirituelle en vue d'une réconciliation entre son lignage et l'empereur. Le pèlerinage doit être source de la grâce de cette réconciliation: Renaut promet de prier sur place

pour Charles (vv. 11.032). Et lorsque ce dernier accepte, enfin, la proposition de son vassal, il lui promet cette réconciliation souhaitée:

Vos ierez au Sepulchre ou Jhesus fu posé;
Se Dameldeu dounoit que fussiez retorné,
Sachiez je vos tendroie en mult tres grant chierté
(vv. 12.967-12.969).

Ce sera donc en quelque sorte un pèlerinage d'expiation, de pénitence. C'est pourquoi en chemin, Renaut s'arrête à Rome pour être entendu en confession par le Pape (v. 13.054).

Renaut avait voulu abandonner tout signe extérieur de sa condition féodale. Cependant il trouvera avec étonnement Jérusalem aux mains des Sarrasins, ce qui l'empêche de faire ses dévotions. Il n'aura alors aucun scrupule à reprendre les armes pour délivrer la Ville Sainte. Comme il n'a plus aucun fief, contrairement aux croisés de *la Chanson de Jérusalem*, la mort en Terre-Sainte lui paraîtrait plutôt une heureuse fin, car ce serait un martyr:

Je irai en bataille o tot le brant letré
Si je i muir por Dieu, de bone ore sui né:
Lasus devant Jhesum en serai coroné.
(vv. 13.091-13.093).

Il retrouve même un réflexe militaire qui peut surprendre dans la bouche d'un pur pèlerin:

Des paiens mescreüz grant deluge ferai (v. 13.104).

Le parallèle entre les deux chansons: *la Chanson de Jérusalem* et *Renaut de Montauban* permet de voir l'étroite imbrication entre les notions de croisade et de pèlerinage dans les mentalités de la fin du XII^e siècle: Les croisés ont tendance, au plus profond d'eux-mêmes, à se considérer comme des pèlerins; Renaut, qui ne part qu'avec l'humilité et le dénuement d'un pèlerin, se trouve tout à fait à son aise pour reprendre les armes comme un croisé. Renaut renvoie aux temps anciens de Charlemagne et l'on devait difficilement concevoir qu'un chevalier de cette époque littérairement quasi-mythique pût définitivement abandonner ses responsabilités de *miles*. Que l'on se rappelle que le redoutable Guillaume d'Orange, devenu l'ermite de Gellone, n'hésite pas à reprendre les armes quand il apprend que Louis est

de nouveau en danger. Mais, quand il s'agit de chansons de croisade dont on devait bien situer les événements dans un passé beaucoup plus récent, moins idéalisé, il est bien clair que l'esprit ne peut plus admettre qu'il ne s'agisse que d'une expédition militaire. Le paradoxe n'est pas insignifiant. La transposition poétique et littéraire n'en est que plus remarquable.

Un coup de génie a été, dans un texte légèrement antérieur à notre époque de référence mais, en tout état de cause bien postérieur à la première croisade, de relater sous forme épique⁶ un pèlerinage de Charlemagne et de ses douze pairs à Jérusalem. Il est certain que le texte a de nombreux aspects satiriques et humoristiques (*ce récit souriant qui nous parle de choses graves*)⁷, mais ce ne doit pas empêcher de le prendre au sérieux. De même que l'on a voulu que Charles surveillât la construction de l'église de Compostelle⁸, ce qui évidemment donnait un titre de gloire supplémentaire (et une publicité), au pèlerinage de Saint-Jacques, de même, en avoir fait un pèlerin de Jérusalem ne pouvait pas être sans arrière pensée. Charles, l'empereur qui a passé l'essentiel de sa carrière épique à contenir ou repousser les sarrasins sur tous les fronts, aussi bien l'Espagne de *la Chanson de Roland*, de *Gui de Bourgogne* ou d'*Anséis de Carthage* que l'Italie de *la Chanson d'Aspremont*, la Saxe de *la Chanson des Saisnes* ou... la Bretagne d'*Aiquin*, part pour la Terre-Sainte avec ses compagnons (quatre-vingt mille!), monté sur un mulet

N'i unt escuz ne lances ne espees trenchauz,
Meis fustz feret de fraine e escrepes pendanz.
(Aebischer, 1965: vv. 79-80).

C'est à Saint-Denis d'ailleurs que le roi prend l'*escrepe* (la besace, v. 86) et qu'il reçoit la bénédiction solennelle de l'archevêque Turpin; les pèlerins suivent l'itinéraire par voie de terre qui est soigneusement indiqué

⁶ La tradition d'un voyage de Charlemagne en Terre Sainte semble très ancienne. Gaston Paris signalait déjà la Chronique de Benoît moine de Saint-André sur le mont Soracte qui écrivait vers 968. (Gaston Paris, 1905: 55, voir aussi 337 sqq.).

⁷ Cette belle formule est d'Alain Labbé, à propos de l'entrée de Charles dans l'église où se trouve l'autel de Sainte-Patenôtre. (Vid. Labbé, 1987: 336).

⁸ Il s'agissait d'une tradition assez largement répandue puisqu'elle est représentée dans le vitrail de Charlemagne à Notre-Dame de Chartres.

(vv. 98-107)⁹. L'intention pieuse ne fait aucun doute et l'empereur la présente comme la conséquence d'un songe:

Seignors, dist l'emperere, un petit m'entendez:
En un lointain reame, se Deu pleist, en irrez
Jerusalem requere, la terre Damne Deu.
La croiz et le sepulcre voil aler aürer:
Je l'ai trei feiz sunged, moi i covent aler.
(vv. 67-71).

Pour Charles, comme pour tous, accomplir le pèlerinage, c'est vénérer le Sépulcre, comme il le dit encore au patriarche:

Vinc en Jerusalem, pur l'amistet de Deu:
La croiz e le sepulcre sui venuz aürer.
(vv. 154-155).

Cet acte de piété accompli, de riches offrandes déposées¹⁰, il prend le chemin du retour, emportant des palmes cueillies à Jéricho¹¹.

Les nombreuses reliques qu'il rapporte (vid. Horrent, 1961: 39-45), ainsi que le surnom dont le gratifie le patriarche:

Aies nun Charlemaine sur tuz reis curunez (v. 158)

-il s'appelait *Charles*, il sera désormais *Charlemagne*- sont le signe visible des grâces obtenues.

Bien évidemment, en particulier parce qu'il s'agissait de Charlemagne, il était impossible d'ignorer la pression sarrasine et il était impossible que la chanson de son pèlerinage ne fût pas rattachée au Cycle du roi; aussi le patriarche, quand il ouvre tous ses trésors aux compagnons de Charles, met-il ces derniers en garde contre l'ennemi permanent:

... Mais que de Sarazins e paiens vus gardet;

⁹ Le texte est quelque peu perturbé. En voir la restitution dans Tyssens (1978), p. 4.

¹⁰ Voir v. 110. Il fait même construire une église (vv. 207-208)... comme à Compostelle. (Cf. supra).

¹¹ Venent en Jerico, palmes prenent asez. (v. 242).

Qui nus volent destrure sainte cristientez!
(vv. 224-225).

Et il a avec l'empereur cette brève conversation:

E dist li patriarches: "Savez dunt jo vus priz?
De Sarazins destrure, ki nus ount en despit!"
- "Volunters!" ço dist Karles. Sa fei si l'en plevit.
"Jo manderai mes humes, quant qu'en purrai aver,
E irrai en Espaine: ne purat remaner!"
(vv. 226-230).

L'allusion à *la Chanson de Roland* est évidente. C'est fort peu sur le plan militaire pour un texte épique; l'intention de l'auteur était bien d'insister sur la vertu du pèlerinage. Quel plus bel exemple donner que celui du grand empereur et quel prestige pour celui qui devient dans ce contexte Charle... Magne.

Ce qui ressort donc de ces différents textes ne remet pas en cause ce que furent les croisades, ni même sans doute la manière dont elles furent perçues dans les classe dirigeantes aussi bien du monde laïc et féodal que de l'Église. En revanche, on sent très nettement, à rapprocher épopées de croisade et épopées traditionnelles avec, sans doute, le prisme déformant d'un recul de huit siècles, que, pour des poètes et donc aussi pour leur public, un public très large et très divers, pèlerinage et croisade sont indissociables dans le genre épique, mais ce qui reste l'essentiel, c'est que Jérusalem était d'abord le signe de l'espérance, la Jérusalem terrestre devant s'épanouir en Jérusalem céleste; c'est pourquoi elle aurait pu être le lieu de martyre idéal pour Renaut. Son exemple montre comment le pèlerinage outremer est senti dans les textes littéraires comme une dévotion de pénitence convenable pour obtenir l'absolution d'une faute que l'ordinaire entrée en religion¹² ne suffirait pas à racheter¹³. Ainsi, même

¹² Guillaume se fait moine puis ermite quand il estime, à tort, que le pouvoir de Louis est assuré; Gaydon (l'ancien Thierry d'Anjou) se retire aussi au désert quand il a rétabli, définitivement, croit-il, l'honneur d'un empereur vieillissant qui avait pactisé avec les traîtres de la famille de Ganelon (vid. Guessard et Luce, 1862: vv. 10.872-10.875). L'on pourrait multiplier les exemples.

des textes que l'on attendrait surtout comme militaires témoignent-ils de la longue tradition des voyages et pèlerinages si nombreux et dont on a gardé des relations depuis *l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* (au IV^e siècle) et jusqu'à, si on osait le dire, Chateaubriand.

Ce geste de piété, qu'est le pèlerinage (ou la croisade)¹⁴ est d'autant plus méritoire qu'il exige une plus grande ascèse -les chevaliers de la première croisade ont la simplicité de le dire-, mais il n'est pas une fin en soi. Le réconfort d'avoir constaté, en quelque sorte, soi-même, la réalité de la Résurrection (vénération le tombeau qui est *vide*) n'est qu'une étape de la vie qui continue sous la protection divine; le souci de Robert de Normandie en témoigne; l'exemple de Charles en est la preuve la plus spectaculaire.

¹³ C'est ainsi que Morant et ses deux compagnons, désespérés que Berthe aux grands pieds fût probablement morte, après qu'ils l'eurent abandonnée dans la forêt, vont se croiser:

Pour faire penitance, chascuns outremer va (Henry, A. 1982: v. 2551),

Dans un registre non épique, on pourrait citer la douleur du duc de Bourgogne qui, après la mort de sa nièce, le suicide de son chevalier et le meurtre de sa femme

Errant se croisa d'outre mer,

Ou il ala sanz retourner

Si devint ilueques templier (Dufournet et Dulac, 1994: vv. 941-943).

Et s'il était permis de citer l'hommage que le vice rend parfois à la vertu, il faudrait se rappeler que Renart, condamné à mort, obtient la grâce du roi Noble lorsqu'il propose (comme l'avait fait devant Charles Renaut de Montauban) de partir en Terre-Sainte:

Mes j'ai fet de molt grant pechez

Dont je sui auques entechez;

Or voil venir a repentance

El non de seinte penitance

Voel la crois prendre por aler,

La merci Dieu, outre la mer.

Se je la muir, si serai sax. (Dufournet et Méline, 1985: br. I, vv. 1385-1391).

Noble n'est pas dupe des vertus du pèlerinage:

Qui bon i vont, mal en revenent (*Ibid.*, v. 1408),

dit-il et il pose comme condition que Renart restera définitivement en Terre Sainte. Toujours et-il que Renart prendra *écharpe et bourdon* (*Ibid.*, v. 1419).

¹⁴ Se croiser, c'est d'ailleurs, à strictement parler, *prendre la croix*, non *prendre les armes*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- * AEBISCHER, Paul (éd.) (1965). *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*. Genève: Droz.
- * DUFOURNET, Jean et MÉLINE, Andrée (éds.) (1985). *Roman de Renart*. Paris: Flammarion, GF.
- * DUFOURNET, Jean et DULAC, Liliane (éds.) (1994). *La châtelaine de Vergy*. Paris: Gallimard, Folio.
- * DUPARC-QUIOC, Suzanne (éd.) (1977). *La Chanson d'Antioche*. Paris: Librairie Paul Geuthner.
- * GUESSARD, F. et LUCE, S. (1862). *Gaydon*, chanson de geste publiée... Paris: Franck.
- * HENRY, Albert (éd.) (1982). *Adenet le roi, Berte as grans piés*. TLF 305. Genève: Droz.
- * HORRENT, Jules (1961). *Le pèlerinage de Charlemagne, essai d'explication littéraire avec des notes de critique textuelle*. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Paris: Les Belles Lettres.
- * JOINVILLE (1995). *Vie de Saint Louis*. Paris: Garnier. Éd. Jacques Monfrin.
- * LABBÉ, Alain (1987). *L'architecture des palais et des jardins dans les chansons de geste, essai sur le thème du roi en majesté*. Paris-Genève: Champion-Slatkine.
- * LEPAGE, Yvan (éd.) (1968). *Les rédactions en vers du Couronnement de Louis*, in TLF 261. Genève: Droz.
- * PARIS, Gaston (1905). *Histoire poétique de Charlemagne*. Paris: Librairie Bouillon.

* RUTEBEUF (1969). *Oeuvres complètes de Rutebeuf*, publiées par Edmond Faral et Julia Bastin. Paris: Picard.

* THOMAS, Jacques (1969). *Renaut de Montauban*. Éd. critique du manuscrit Douce. *TLF* 371. Genève: Droz.

* THORP, Nigel R. (éd.) (1992). *La Chanson de Jérusalem*. The Old French Crusade Cycle, vol. VI. Tuscaloosa and London: The University of Alabama Press. [L'ancienne édition (éd. Hippeau, coll. des poètes français du Moyen Age. VII. Caen et Paris, 1852-1877), courageuse mais avantageusement remplacée par celle de Nigel R. Thorpe, donnait au texte le titre de *La conquête de Jérusalem*.]

* TYSSENS, Madeleine (1978). *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*. Traduction critique. Gand (Belgique): Éditions scientifiques E. Story Scientia.